

Zazie fantaisie
Zazie dans le métro

Marie-Andrée Brault

Numéro 107 (2), 2003

Échos des années 50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2003). Compte rendu de [Zazie fantaisie : *Zazie dans le métro*]. *Jeu*, (107), 140–142.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Zazie fantaisie

Les personnages qui traversent le roman le plus célèbre de Raymond Queneau sont hauts en couleur, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est sans doute ce qui explique que *Zazie dans le métro* ait rapidement intéressé les gens de théâtre et de cinéma. On connaît bien le film de Louis Malle, mais la petite Zazie a aussi foulé les planches très tôt après sa naissance littéraire grâce à certaines adaptations. C'est au tour du Théâtre des Fonds de Tiroirs de proposer la sienne, une adaptation enlevante, extrêmement fidèle au texte et au ton désinvolte du Grand Satrape Queneau, qui a mérité le Masque de la révélation en 2002.

Faut-il le rappeler, Zazie passe quelque temps chez son oncle Gabriel à Paris. La gamine se lance à la découverte de la ville, rêvant de faire un tour de métro qui, à son grand désarroi, est en

Zazie dans le métro

TEXTE DE RAYMOND QUENEAU. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC DUBOIS ; SCÉNOGRAPHIE : YASMINA GIGUÈRE, ASSISTÉE D'ISABELLE SAINT-LOUIS ; ENVIRONNEMENT SONORE : PASCAL ROBITAILLE. AVEC SILVIO-MANUEL ARRIOLA (GABRIEL), MARIE-FRANCE DESRANLEAU (JEANNE ET MADO P'TITS PIEDS), MONELLE GUERTIN (ZAZIE), VALÉRIE LAROCHE (MARCELINE), CATHERINE LAROCHELLE (CHARLES ET LA VEUVE MOUAQUE), MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE (...EUH...) ET ALEXANDRE MORAIS (TURANDOT ET FÉDOR BALANOVITCH). PRODUCTION DU THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS, PRÉSENTÉE À LA SALLE FRED-BARRY DU 12 AU 30 NOVEMBRE 2002.



Zazie dans le métro de Queneau, adaptée et mise en scène par Frédéric Dubois. Spectacle du Théâtre des Fonds de Tiroirs, présenté à la Salle Fred-Barry à l'automne 2002. Sur la photo: Marie-Christine Lavallée (...Euh...) et Monelle Guertin (Zazie). Photo: Ève Cadieux.



Zazie dans le métro (Théâtre des Fonds de Tiroirs, 2002).
Photo: Ève Cadieux.

grève. Futée, trop imaginative, vulgaire (« Vulgaire mon cul ! » dirait-elle), elle ne tient pas en place, mais est malgré tout – ou pour toutes ses raisons – adorable. Autour d'elle et de son oncle gravitent Marceline et Charles, la femme de Gabriel et le grand ami de ce dernier, Turandot, le propriétaire et patron du bistro, et son perroquet Laverdure, ainsi que Jeanne Lalochère, la Veuve Mouaque et Trouzcaillon. Voilà des noms fantaisistes pour des personnages qui le sont tout autant. Cette folie pétillante qui caractérise l'œuvre et dont les noms ne sont qu'un indice a guidé le jeu des comédiens. La Zazie de Monelle Guertin, à la fois détestable et attachante, toujours rayonnante, nous fait oublier dès son entrée en scène qu'elle est un peu grande pour son âge.

Tous les comédiens sont très polyvalents et endossent avec bonheur plusieurs rôles. Il faut notamment souligner la prestation très réussie de Marie-Christine Lavallée, qui donne du relief à l'insaisissable Trouzcaillon, nommé plutôt « ...Euh... » dans le programme puisque sa véritable identité reste indécidable. Trouzcaillon, petit policier sans envergure, serait-il plutôt un satyre, comme veut le faire croire Zazie ? ou Pedro Surplus, vendeur de « bloudjinnzes » ? ou l'inquiétant Aroun Arachide ? Le jeu et les attributs vestimentaires de la comédienne évoquent Charlie Chaplin, et les transformations du personnage nous mènent de Charlot au *Dictateur* dans la scène où le mystérieux mais non moins loufoque individu abat la veuve Mouaque. Son costume, tout cousu de petits soldats verts, est une belle marque de l'esprit d'invention qui préside à ce spectacle.

Le choix de faire interpréter les rôles de l'énigmatique Pedro Surplus-Trouzcaillon et de Charles par des comédiennes est un prolongement intéressant de l'ambiguïté identitaire des personnages de Queneau, ambiguïté notamment sexuelle. Tonton Gabriel, qui devient la nuit la séduisante danseuse de charme Gabriella, est-il ou n'est-il pas « hormossesuel » ? Tante Marceline serait-elle en fait oncle Marcel ? Plutôt que de renchéris sur le flou dont Queneau s'amuse à entourer le couple, le metteur en scène choisit de brouiller l'identité sexuelle de deux autres personnages.

C'est la dimension ludique de ces jeux de rôles et d'identités qui frappe dans la *Zazie...* de Queneau et dans l'adaptation proposée par les Fonds de Tiroirs¹. Tout n'est qu'un jeu. Dubois a d'ailleurs décidé d'inclure un faux entracte, qui dure quelques secondes à peine, où les comédiens viennent en scène, s'étirent, boivent, passent des commentaires sur leur performance ou sur le spectacle en cours dans la

1. Les psychanalystes y verront peut-être autre chose... Celle que consultait Queneau des années auparavant lui a écrit, après avoir lu son roman, « qu'il lui a permis de saisir quelques aspects de [sa] vie intérieure ». (Anne-Isabelle Queneau, *Album Raymond Queneau*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2002, p. 208.)

grande salle du Théâtre Denise-Pelletier, avant de reprendre leur rôle. Le jeu revendique son statut de jeu, de convention ; il accentue les codes de la représentation. D'autres éléments concourent à briser de façon amusante l'illusion théâtrale. Par exemple, à chaque nouvelle scène, les personnages se présentent, disent leur nom à voix haute. Les comédiens jouent aussi toujours – sauf exception – face au public et sortent à reculons. L'effet créé rappelle un peu les marionnettes rudimentaires destinées aux enfants, qui ne se laissent pas manipuler comme on le souhaiterait. D'autres fois, ce sont les difficultés à reproduire certains éléments du texte (comme une foule de touristes en liesse) qui sont déjouées par des moyens simples et inventifs. Le décor est réduit à son strict minimum. Une petite bande au sol à l'avant-scène donne à voir la ville à échelle réduite, tandis qu'une colonne Morris, au centre de la scène, offre différentes possibilités de jeu dans l'espace. Et les comédiens, bien dirigés, arrivent à tout évoquer avec une clarté déconcertante, des grilles fermées du métro à l'ascension de la tour Eiffel. Le plaisir de jouer, comme l'esprit d'invention, domine.

À ce chapitre, le travail du musicien, qui fait aussi office de bruiteur et qui prête sa voix à Laverdure, est exemplaire. Malgré ses nombreuses qualités, la production aurait perdu une bonne part de son relief sans l'apport toujours juste et attentif de Pascal Robitaille. Il ne fait pas qu'habiller les différentes scènes, il les ponctue avec à-propos, il dialogue avec elles et soutient constamment le jeu des comédiens à l'aide d'instruments véritables ou de fortune, babioles aux résonances bizarroïdes ou qui recréent avec humour des sons connus.

La feuille de route du Théâtre des Fonds de Tiroirs permet de voir le net intérêt de la compagnie – et plus particulièrement de son metteur en scène attiré, Frédéric Dubois – pour un théâtre aux textes denses, fantaisistes, qui font rire par une impression de décalage ; pour des auteurs qui se permettent des prouesses langagières. Trois textes de Ionesco s'y retrouvent, de même que le très réussi *Cid maghané* de Ducharme, présenté à Montréal en 2001². Dubois affirme même que sa façon de faire jouer les comédiens face au public, qui n'est pas propre à sa mise en scène de *Zazie*, cherche à mettre à l'avant-plan le texte lui-même, le langage. Ce procédé convient particulièrement bien à l'univers de Queneau, qui cultivait la contrainte en création au même titre que d'autres se réclament de la liberté la plus totale. Car, comme l'a écrit Queneau : « Y'a pas que la rigolade, y'a l'art. » **j**

2. Voir à ce sujet la critique de Louise Vigeant, « Ducharme revisité », dans *Jeu* 103, 2002.2, p. 44 à 50.